

J'ajoute que ce talent, qui chez les hommes est un instrument de travail, un moyen de succès professionnel, peut se lier pour les femmes à leurs plus douces occupations d'intérieur, à leurs plus chers devoirs de famille. Elles sont filles, sœurs, mères, femmes ; plus d'une a vu ou verra auprès d'elle, un vieux père infirme, une mère frappée d'un grand deuil, un enfant malade ; la mère ne peut plus lire, ses yeux le lui défendent ; la mère ne veut pas lire, son cœur s'y refuse ; l'enfant voudrait bien lire, mais il ne le sait pas. Quelle joie pour la jeune fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien lues, calmer celui qui souffre, consoler celle qui pleure, distraire celui qui erie ! C'est donc un nom de leurs plus doux sentiments que je leur dirai : Apprenez à lire, et tâchez d'acquérir un talent qui peut devenir une vertu !

UN DERNIER MOT

J'ai dédié cette étude à MM. les élèves de l'École normale supérieure. Qu'il me soit permis de l'adresser en finissant aux maîtres, maîtresses et élèves des écoles primaires.

Écrite pour l'élite de l'Université, ce travail peut-il donc convenir aux plus modestes représentants de l'enseignement ?

Qu'on en juge.

Il y a quelques jours, sur l'invitation d'un inspecteur général des écoles de filles, j'ai visité à Paris, dans un quartier qui n'est pas un quartier pauvre, une école primaire et une école normale modèles. On m'a demandé de faire lire tout haut les enfants et les institutrices futures. Deux défauts m'ont frappé chez les unes comme chez les autres : la faiblesse de la voix et le manque absolu de toute ponctuation. Elle ont lu comme si leurs cordes vocales n'avaient pas de son, et comme si leurs phrases n'avaient ni points ni virgules. Était-ce, dans le premiers cas, débilité native de l'organe ? Non, car lorsque je leur ai demandé de parler au lieu de lire, la voix est devenue claire et sonore. Était-ce timidité ? En partie, oui ; mais cette timidité même tenait à l'inexpérience, à l'ignorance, à une mauvaise habitude. Le gouvernement de la voix leur est absolument inconnu.

Faut-il donc regarder comme choses indifférentes que les maîtres, maîtresses et élèves des écoles primaires restent dans cette ignorance ?

Qu'on en juge encore. La directrice de l'École normale m'a dit que, sur vingt jeunes filles qui sortaient de ses mains pour aller diriger une école primaire, il lui en revenait chaque année deux, quelquefois trois, atteintes d'affections de larynx et forcées de suspendre et même de quitter leur profession.

Il n'est donc personne à qui l'art de la lecture soit plus indispensable, puisque apprendre à lire c'est apprendre à respirer, à ponctuer, à ne pas se fatiguer, et que l'exercice de la voix est la plus salutaire des gymnastiques. Fortifier la voix, c'est fortifier l'organisation tout entière ; fortifier la voix, c'est non-seulement développer la puissance vocale, mais encore la force des poumons et du larynx.

En voici une preuve. Avant 1848, M. Fortoul fut nommé professeur dans une Faculté de province. Il hésitait à accepter ; la susceptibilité malade de son gosier lui faisait craindre les fatigues du professorat.

— Acceptez, lui dit son médecin, le maniement public de la parole dans une grande salle raffermira votre organe, si vous apprenez d'abord à parler.

Il accepta, il travailla, il parla, il réussit, et au bout de l'année, il se trouva avoir gagné 4,000 fr. pour s'être guéri.

Ce qui est vrai pour la partie technique de l'art de la

lecture, l'est également pour la partie intellectuelle. Quel puissant et nouveau moyen d'action du maître sur les classes populaires et rustiques, s'il peut les initier peu à peu, grâce à la lecture, à une intelligence même imparfaite de quelques-uns de nos chefs-d'œuvre. N'est-ce donc pas aussi une leçon d'histoire de France qu'une leçon sur le génie de la France ? N'est-ce pas notre devoir de multiplier, de resserrer, sous toutes formes, les liens qui attachent le peuple aux gloires intellectuelles de la patrie ? N'a-t-il pas, lui aussi, une imagination, une pensée, un cœur, et sans sortir du domaine de l'enseignement élémentaire, quel puissant auxiliaire pour l'élève que la lecture ! La mémoire est le grand outil dans l'œuvre de l'enseignement. Hé bien ! cet outil, c'est la lecture à haute voix qui instruira l'enfant à s'en servir. L'enfant n'apprendra-t-il pas mille fois plus vite, et ne retiendra-t-il pas beaucoup plus longtemps, si, au lieu de s'enfoncer les phrases et les mots dans la cervelle à force de les répéter machinalement, il les fait pénétrer en lui par le raisonnement, par le sentiment, c'est-à-dire par l'intelligence du sens et des beautés d'une œuvre. Rien n'aide plus à apprendre que de comprendre et d'admirer.

C'est donc au nom de la santé du corps et de l'esprit que je demande qu'en France comme en Amérique, on place l'art de la lecture au seuil même de l'instruction publique. Je réclame pour les classes populaires : 1^o un cours de lecture dans les écoles normales ; 2^o un prix de lecture dans les écoles primaires. Il n'y a de progrès réel en éducation que celui qui commence par l'enfance et par le peuple ; et dans un état démocratique, tout étant fait par tous, tout doit être fait pour tous.

E. LECOUVÉ.

BULLETINS

Les bibliothèques publiques aux États-Unis

(Suite)

À l'université ou collège d'Harvard, la bibliothèque de l'Observatoire (3,000 vol.) est entretenue sur le fonds de M. Phillips, qui légua en 1849 100,000 dollars (500,000 fr.) à cette utile institution. Il existe dans le même établissement d'instruction une bibliothèque d'agriculture desservant l'école agricole et horticole et fondée grâce à un legs de M. Bussey.

La plupart des bibliothèques d'universités aux États-Unis sont pourvues de catalogues imprimés, qu'on réimprime à mesure que la collection s'augmente (1). Mais, certains de ces établissements ne se contentent pas d'avoir la liste complète de leurs livres : ils poussent beaucoup plus loin le soin et l'art des catalogues. C'est là le côté original, nouveau des services que rendent les bibliothèques d'universités aux États-Unis : c'est là ce qui doit fixer notre attention.

Supposons une bibliothèque de 20,000 volumes. Pour que cette collection puisse rendre les services voulus, il est nécessaire que le catalogue en soit dressé. C'est par cette opération que les Américains commencent ; le catalogue manuscrit achevé, ils s'empressent de le faire imprimer et de le publier. Les titres des livres entrés, depuis la publication de ce catalogue, sont relevés sur des cartes ou fiches ; dès que le nombre de ces fiches est assez considérable, on imprime un supplément au catalogue, et quand on a ainsi publié un certain nombre de suppléments, on les fond dans un second catalogue général, qui est également imprimé et publié. Ces impressions successives occasionnent sans doute de grosses dépenses ; mais il faut considérer que dans les catalogues américains, les titres des livres sont toujours relevés aussi sommairement que possible ; souvent une

(1) Le rapport public, pages 576-622, une pièce importante : c'est le liste de tous les catalogues imprimés par les bibliothèques publiques des États-Unis, depuis un siècle. Voir aussi sur cette question si controversée de l'impression des catalogues, le rapport pages 526-575.